

COMPTES RENDUS

Préhistoire en Provence

Plusieurs fascicules de *Gallia, Préhistoire* ont rendu compte, sous la signature du directeur de la circonscription archéologique, M. Sylvain Gagnière, des fouilles et trouvailles effectuées ces dernières années¹. Même les non-spécialistes seront intéressés par un aperçu de ces rapports.

Les principaux chantiers ont été ouverts à l'occasion de travaux publics : à Avignon, lors de la démolition du quartier de la Balance ; à Nice, sur l'emplacement de "*Terra amata*" (à l'est du port) où ont été trouvées des huttes avec traces de foyers d'époque acheuléenne qui seraient les plus anciens du monde ; à Trets, pour la construction du canal de Provence ; à Saint-Estève-Janson sur la Durance et à Quinson sur le Verdon, lors des travaux de l'E.D.F. qui ont permis, sur ce dernier site, de recueillir 10.000 objets à la Baume Donne et de déterminer plusieurs niveaux des époques glaciaire et interglaciaire.

Parmi les chercheurs qui ont dirigé les fouilles et identifié les objets, il faut citer, outre le directeur lui-même, M. Gagnière, M. Escalon de Fonton, à Istres, La Couronne près de Martigues, Trets (B.-d.-R.) et au Plan-d'Aups (Var) ; M. H. de Lumley à Monieux (Vaucluse), Quinson, Sainte-Maxime, Saint-Julien et Moustiers (B.-A.), La Bouilladisse (B.-d.-R.), la grotte du Lazaret au Mont Boron, et la grotte du Vallonnet (A.-M.) ; MM. J. Courtin et Ch. Lagrand à Montpezat, Esparron et Sainte-Croix du Verdon (B.-A.), Baudinard et Ramatuelle (Var), Ponteau-Lavéra, Eyguières et Plan-de-Cuques (B.-d.-R.) ; M. G. Vindry dans la région de Grasse ; MM. Paccard et B. Marry en Vaucluse ; M. E. Bonifay à Artigues (Var) et Saint-Estève-Janson (B.-d.-R.) ; M. J.-P. Pupin à Saint-Rémy (B.-d.-R.) ; M. A. Calvet à Reillanne (B.-A.) ; M. Poumeyrol à Fontvieille (Bouches-du-Rhône).

Partout des grottes ont été fouillées, des objets de silex, des céramiques, des outils de bronze, des squelettes identifiés. On trouvera le détail de toutes ces trouvailles, avec de nombreuses photographies dans les rapports de *Gallia*. Citons, parmi les découvertes les plus originales, des dolmens abritant des sépultures à Roquefort (A.-M.), Lorgues, Brignoles et La Roquebrussanne (Var) et à Saint-Antonin (B.-d.-R.), — ce dernier fâcheusement pillé par des touristes avant toute exploration scientifique, ainsi que deux stèles anthropomorphes d'époque chalcolithique à Orgon (B.-d.-R.) et près de Lourmarin (Vaucluse). A noter aussi que les fameuses gravures rupestres du Val des Merveilles près de Tende (A.-M.) ont fait l'objet de relevés systématiques de H. de Lumley et de l'abbé Abelanet, qui ont montré des superpositions de dessins linéaires postérieurs.

1. *Gallia, Préhistoire*, tome VI (1963), p. 337-368 ; tome IX (1966), p. 585-617 ; tome XI (1968), p. 493-524.

Ces chroniques de *Gallia* attestent l'activité féconde des préhistoriens provençaux et la valeur de leurs recherches, parfaitement coordonnées par le directeur de la circonscription.

Atlas historique de Provence

Atlas Historique. Provence, Comtat Venaissin, Principauté de Monaco, Principauté d'Orange, Comté de Nice. (Paris, Armand Colin, 1969.) Fascicule in-4° de 222 pages et 37 feuilles de 4 pages de cartes, sous jaquette reliée.

Cette publication est un véritable événement. D'abord parce qu'elle inaugure une collection qui n'avait pas d'équivalent jusqu'ici : les anciens Atlas Schrader ou Vidal de La Blache ne contenaient pas toutes les richesses qu'on trouve ici. La nouvelle entreprise, destinée à couvrir toutes les provinces de France, sous la direction de R.-H. Bautier, professeur à l'École des Chartes, se propose de faire revivre par la cartographie et d'utiles nomenclatures la vie des régions françaises de la préhistoire à nos jours. L'ambition pourrait paraître démesurée ; de fait, à voir ce premier volume véritablement monumental, le pari semble gagné.

Événement aussi pour notre Provence, qui a l'honneur d'ouvrir le feu (comme elle l'a fait avec Marseille pour « l'Histoire des diocèses » et — après le Languedoc — pour « l'Histoire des provinces », chez Privat). Trois noms figurent en tête de cet ouvrage : celui de Georges Duby, qui, écrit le préfacier, « a permis par son autorité la réalisation du volume » ; ceux de Edouard Baratier et Ernest Hildesheimer, maîtres d'œuvre effectifs. Le directeur de la collection, dans sa Préface, loue comme il convient « le travail acharné » et « la passion pour l'histoire » d'E. Baratier qui « a lui-même exécuté plus de la moitié des cartes et constamment excité le zèle de ses collaborateurs ». Ceux-ci, près de trente en tout, sont des savants de qualité qui ont fait leurs preuves : archivistes, outre les deux maîtres d'œuvre, J. de Font-Réaulx, M. Hayez, J.-J. Letrait, André et Madeleine Villard ; historiens universitaires, M. Agulhon, Marc Boyer, Ch. Carrière, J. Coupry, P.-A. Février, A. Olivesi, Ch. Rostaing, L. Stouff, M. Vovelle ; géographes, R. Breton, R. Livet, J. Nicod, L. Pierrein ; chercheurs enfin, le P. Amargier, Guy Barruol, M^{lle} G. Bautier, l'Abbé R. Boyer, M^{me} Cocude-Michel, M. Escalon de Fonton, Henri Rolland.

Tous ont fait merveille pour exécuter et commenter les 326 cartes qui composent ce recueil. Sans pouvoir ici énumérer ou analyser tous ces documents, il faut au moins donner une idée du contenu de cet Atlas, qui sera d'une utilisation commode, grâce à la lisibilité parfaite des cartes et à la précision des commentaires rédigés par les meilleurs spécialistes.

Pour toutes époques, on trouve certes des cartes administratives¹ : provinces et cités gallo-romaines² (33, 34), dominations barbares (35, 36, 40), *pagi* du haut Moyen Âge (40), royaumes et seigneuries de l'époque féodale (44, 48, 50, 55), subdivisions du comté angevin et du Comtat

1. Les numéros entre parenthèses sont ceux des cartes du volume.

2. Les limites des cités romaines ne sont pas indiquées : dans la préface, le directeur de la collection justifie cette omission pour les « peuples et *pagi* gaulois » ce qui se comprend ; mais pour l'époque romaine il semble que le territoire de chaque *civitas* aurait pu être délimité.

Venaissin (60, 61, 62, 106) ainsi que du futur "comté de Nice" ou Provence savoyarde (107), vigueries et subdélégations de l'Ancien Régime (109, 110), fiefs du XVIII^e siècle (111), formation des départements à l'époque révolutionnaire et impériale (150 à 153, 161), circonscriptions administratives contemporaines (170 à 185). Sur ce plan, le plus classique, le lecteur fera des découvertes, soulignées dans le texte, mais clairement manifestées sur les cartes.

Mais il y a bien plus dans cet Atlas. D'abord l'histoire religieuse, jalonnée par les fondations d'évêchés (41), les structures ecclésiastiques du Moyen Âge (64, 65, 70, 72), les installations monastiques (Saint-Victor, 73-74; ordres militaires, 68; Bénédictins, 75-76; ordres mendiants et autres, 77-79), les couvents et les confréries de l'époque moderne (112 à 116), les diocèses et paroisses de l'Ancien Régime (117), voire la localisation des communautés juives (97), des Eglises protestantes (119) et des loges maçonniques (120-121), et sous la Révolution la proportion des prêtres jureurs (169), puis les cadres concordataires du XIX^e siècle (211, 213), ainsi que les pèlerinages et les oratoires (212, 214).

Ce qu'il y a de plus neuf, peut-être, est la concrétisation de l'histoire économique : pour la préhistoire évidemment, où la connaissance de l'outillage est le seul critère (5-7), de même pour la protohistoire (12), et même pour l'époque grecque (diffusion des monnaies de Marseille, 23) et romaine (routes, sites, aqueducs et monuments, 31-32). Le commerce de Marseille est dévoilé par des cartes parlantes à diverses époques : le XIII^e siècle (53), les XVII^e-XVIII^e (127 à 149), le XIX^e (245 à 249). En outre c'est pour le Moyen Âge, la vie pastorale et la transhumance (80, 85), les routes et les foires (86, 88), la production et la circulation du sel (87-89), la répartition de l'habitat (92, 94, 100, 101, 228) ; par la suite, le commerce et l'industrie du XVIII^e siècle (122 à 126, 237), la culture et l'élevage au XIX^e (215 à 223), les structures agraires (230 à 236, 239 à 244), les productions et les échanges au XIX^e (237, 238, 245 à 254), le réseau ferroviaire (255 à 260), le tourisme (261 à 272). Le texte des notices est parfois très développé, en particulier pour les chemins de fer et le tourisme ; et naturellement, grâce à E. Baratier, maître en la matière, la démographie a une large place (93 à 96, 100, 197 à 201). En ce dernier domaine, les cartes qui portent les "feux" ou localisent les phénomènes économiques (p. ex. les communautés dépeuplées et réhabitées du XI^e au XVIII^e siècle ou l'état matériel des églises du diocèse d'Aix au XV^e siècle) sont complétées par des graphiques et des tableaux clairement établis.

L'histoire de l'art n'est pas oubliée, avec la répartition du mobilier paléochrétien (37), la localisation des sanctuaires romans et gothiques (320), des fresques et retables médiévaux (321), des églises baroques (322) et des monuments profanes (323), ainsi que des plans d'édifices (295 à 319, 324 à 326) ; et les plans de villes sont multipliés, depuis les champs de fouilles antiques jusqu'aux agglomérations modernes en passant par les cités médiévales.

Ces énumérations pourront paraître fastidieuses ; elles donnent du moins une idée de la richesse extraordinaire de ce recueil. Encore n'ai-je pas signalé les cartes des toponymes (antiques ou révolutionnaires), celles des sociétés populaires de la Révolution et des consultations électorales du XIX^e siècle ou des campagnes militaires qui ont traversé la

Provence, etc. On ne voit pas ce qui a pu être oublié dans cet ouvrage, qui est une véritable somme.

Notons que l'Atlas est complété par une bibliographie, un répertoire biographique (listes de papes, cardinaux, évêques, abbés) des tableaux généalogiques, des listes de hauts fonctionnaires, de familles nobles, de grands personnages (religieux, politiques, militaires, juristes, écrivains, savants, artistes) et un répertoire topographique (donnant des notices sur toutes les localités). Toutes les curiosités sont donc satisfaites et l'œil y trouve aussi son agrément, car la typographie comme la cartographie (en noir ou en couleurs) sont particulièrement soignées.

Cependant, comme le disaient les Anciens, l'éloge resterait fade s'il n'était assaisonné de critiques. J'en formulerai donc quelques-unes³. La carte 34 donne les « modifications administratives au début du IV^e siècle », alors que le texte du commentaire précise que la création de la Narbonnaise Seconde date de 375 environ. La carte 41 indique Marseille comme un évêché du IV^e siècle, parce que le premier titulaire connu est de 314; mais il mériterait d'être rangé parmi ceux d'époque préconstantinienne (II^e ou III^e siècle). Saint-Jean-de-Garguier y est justement porté comme « évêché temporaire », mais non Ceyreste (*Citharista*) qui est exactement dans le même cas. Page 108, les listes épiscopales reproduisent pour l'époque romaine (à quelques détails près) celles que j'ai établies (dans *Provence Historique*, 1951), sauf toutefois pour Aix, sans motif précisé. Dans les listes finales, pourquoi n'avoir pas inséré (p. 132) celle des intendants de la Généralité aux XVII^e et XVIII^e siècles, à côté des gouverneurs et moindres fonctionnaires? ni celle des maires d'Aix (p. 138) à côté de ceux de Marseille, Nice et Avignon? Et, parmi les historiens (p. 150), G. de Manteyer et E. Duprat n'auraient-ils pas mérité d'être cités?

Ces remarques montreront le soin et l'intérêt avec lesquels j'ai feuilleté ce bel ouvrage, et leur petit nombre atteste sa qualité. Réjouissons-nous qu'il paraisse peu après la grande *Histoire de la Provence*, dirigée également par Edouard Baratier et dont il est le complément précieux.

Jean-Rémy PALANQUE.

Barcelone au XV^e siècle

Claude CARRERE. — *Barcelone, centre économique à l'époque des difficultés, 1380-1462*. Paris - La Haye, Mouton, 1967, in-8°, 993 p. en 2 vol. (Fasc. V. Civilisations et Sociétés - VI^e Section de l'École des Hautes Études).

M^{me} Carrère a consacré à l'étude du commerce barcelonais au XV^e siècle plusieurs années de recherches méthodiques; sa thèse de doctorat ès lettres est une somme monumentale dont il importe de souligner

3. Quelques errata : les cartes 13-14 correspondent au n° 13 du commentaire, les cartes 15 à 24 au n° 14 à 23 du commentaire, la carte 25 aux n° 24 et 25 du commentaire ; carte 73, dans la légende en bas à gauche, lire : Languedoc occidental (au lieu de : oriental) ; carte 117, il manque la frontière entre les diocèses de Marseille et d'Arles ; p. 118, col. 3, n° 8, lire : 1797 (au lieu de 1767) ; p. 136, col. 3, 1.7, lire : Mignon (au lieu de Mignen).

l'importance et l'intérêt. Cet ouvrage fait pendant au livre magistral que M. Heers avait consacré à Gênes à la même époque. En raison des liens qui ont toujours uni la Provence et la Catalogne, il nous a semblé utile d'en rendre compte dans *Provence Historique*, bien que notre région y joue un rôle singulièrement effacé. Cela tient à ce que ces années 1380 à 1460 correspondent à la période la plus sombre de la vie économique de Marseille ; de plus, le royaume angevin est alors en guerre contre celui d'Aragon pour la possession de l'Italie du Sud, ce qui entraîne un arrêt presque absolu des relations commerciales pendant près d'un demi-siècle. Les pirateries et la guerre de course entre les navires des deux nations sont alors les contacts les plus fréquents et les historiens de Marseille seront reconnaissants à M^{lle} Carrère de leur apporter des précisions sur une attaque du port phocéén par des bâtiments catalans, huit ans après le terrible sac de 1423. D'après les sources provençales, on connaissait seulement les clauses de la trêve du 5 juin 1431 qui avait mis provisoirement fin aux hostilités et quelques mentions sur un siège, qui, d'après nos chroniqueurs du XVIII^e siècle, avait échoué. Les sources barcelonaises sont beaucoup plus explicites sur cette affaire, provoquée par les méfaits de pirates marseillais qui s'étaient emparés de deux nef catalanes. Apprenant que la nef pirate dite *Segonya* s'est retirée avec ses prises sur les côtes provençales, à Toulon puis à Marseille, la cité de Barcelone arme 3 galées, la défense du commerce (le "periatge") 4 nef, auxquelles se joignent d'autres bâtiments pour entreprendre une expédition punitive. Il ne s'agit pas là, comme on le croyait jusqu'à présent en Provence, d'une nouvelle attaque de la marine royale d'Alphonse le Magnanime, mais d'une opération de représailles dont on connaît les préparatifs en détail. Les assaillants avaient même chargé sur l'une des nef la grosse bombarde de l'arsenal avec ses boulets de pierre. Cette expédition coûteuse (16.492 livres ont été dépensées par le seul "periatge") aboutit à un succès sur le plan militaire, puisqu'elle permit de récupérer les nef catalanes prisonnières et de s'emparer des pirates, mais les détails manquent sur l'attaque du port et les dégâts occasionnés à la ville de Marseille. Hormis cet intéressant épisode, l'ouvrage de M^{lle} Carrère n'apprend rien de nouveau sur le commerce provençal ; la Provence n'a même pas sa place dans l'énumération des diverses régions trafiquant avec Barcelone. Cependant à propos des relations avec la vallée du Rhône, trait d'union principal entre Barcelone et les pays de la France du nord et de l'Empire, l'auteur souligne l'importance d'Avignon qui malgré le départ des papes reste une grande place commerçante et bancaire ; en 1394, d'après les papiers Datini, un "laut" unissait chaque jour Barcelone à Avignon (p. 110).

A titre comparatif et complémentaire, cet ouvrage ne manque pas d'intérêt pour les Provençaux ; il se divise en trois parties consacrées aux marchands, aux structures et aux crises. Tous les problèmes sont largement abordés grâce à une documentation qui, comme à Marseille pour cette même époque, se compose essentiellement de registres notariés et de délibérations ou règlements de la municipalité. Pas de correspondance ou de comptes commerciaux, quelques éléments de comptabilité fiscale et douanière qui fournissent des données chiffrées mais pas assez abondantes pour dresser de véritables statistiques. Les lettres des agents de Datini donnent de précieuses informations de contemporains sur la situation économique et les méthodes de travail des marchands catalans.

Il est toujours difficile de choisir un plan qui évite les redites et permette de satisfaire tous les chercheurs. Les index de ce volumineux ouvrage permettent de retrouver facilement le détail ou la matière qui intéresse le lecteur et c'est là l'essentiel. Nous regrettons cependant l'absence d'un plan de Barcelone au Moyen âge et aussi d'une ou plusieurs cartes schématisant les principales directions du trafic ; les techniques commerciales et financières qui auraient pu être regroupées se trouvent dispersées entre les trois parties dans les chapitres sur la vie professionnelle, les transports et les crises. Dans les trois chapitres chronologiques qui étudient l'évolution de la crise se trouvent des exposés très complets et successifs sur les prix et les salaires, les problèmes monétaires et aussi le magnifique portrait du marchand Gaspard Muntmany et de ses activités. Ces exposés techniques ont une place légitime dans cette étude de la conjoncture, car ils permettent de l'expliquer, mais on aurait pu aussi traiter le fond de ces problèmes dans des chapitres distincts et y faire seulement allusion dans l'évolution de la crise que le lecteur aurait alors saisie plus aisément dans son ensemble.

A la fin de plusieurs chapitres se trouvent de précieux tableaux, ainsi : trafic avec le Levant (1403-1460), listes d'assureurs, achats de blé par la municipalité (1403-1462), listes de co-armateurs et de marins, constructions navales de 1366 à 1460, etc. ; ces énumérations toujours référencées ont souvent un intérêt plus général que le chapitre auquel elles servent de preuves ; c'est un trésor qu'il faut chercher avec soin, car ces tableaux ne sont pas répertoriés dans la table des matières.

Ces réflexions critiques ne doivent pas faire oublier la moisson de renseignements que fournit cette pénétrante étude.

A la différence de Marseille, qui a un excellent port mais de médiocres possibilités de liaisons terrestres avec son hinterland, Barcelone n'a à sa disposition qu'une simple grève, encombrée par les bois des constructions navales qui y sont actives ; les déchargements des nefs, dangereusement exposées aux tempêtes, sont assurés par de nombreuses petites barques ; on ne construit une jetée qu'à partir de 1439 et ce travail ardu à financer et à réaliser techniquement n'est pas encore tout à fait terminé en 1462. Ce port médiocre est pourtant essentiel à la vie économique du pays tout entier, puisqu'il voit passer à peu près un tiers du commerce catalan. Les marchands et les capitaux de Barcelone règnent en maître sur une province étroitement solidaire de la prospérité de la capitale. En effet, depuis la fin du XIII^e siècle, à la suite de l'arrêt des exportations de draps français, la Catalogne a créé une importante industrie drapière nationale. Tout le pays s'est mis à tisser et la production se répartit à peu près équitablement en quatre portions égales : un quart à Barcelone, un quart à Perpignan, un quart à Gérone, Lerida, Tarragone et Tortosa, et un quart dans les villages. De plus, dans les campagnes, la culture des céréales a été négligée au profit du safran : plante à bulbe de la famille des crocus dont on cueille et torréfie l'étamine. Il faut de 70.000 à 80.000 fleurs pour donner un kilo de cette épice qui vaut plus cher que le poivre et est très appréciée et exportée vers la Flandre et les pays français et germanique. Ainsi la prospérité du pays catalan est étroitement liée à Barcelone, elle lui fournit le bois pour la construction des bateaux, la laine et les draps, le safran, les noisettes et le miel à exporter ; en échange, la ville distribue dans son hinterland les cuirs,

les produits manufacturés, les poissons salés et le blé si la récolte est insuffisante. Les campagnes dépendent directement de la grande ville et de son commerce extérieur : la moindre crise dans les débouchés du textile peut amener une agitation paysanne ; c'est là une économie très vulnérable.

Le grand commerce barcelonais depuis le XIII^e siècle reste tout à fait classique, axé essentiellement sur l'importation des épices du Levant, échangées contre les draps et le corail. Tout comme les Marseillais et les Génois, les Barcelonais s'intéressent à la pêche et au travail du corail, très apprécié sur les marchés d'Orient. Avec Alghero, principal lieu de pêche sur la côte nord-ouest de la Sardaigne, les relations sont particulièrement étroites et les Marseillais y sont pratiquement éliminés vers le milieu du XV^e siècle par ces redoutables concurrents. Les marins et marchands de Barcelone sont très actifs en Sicile et sur la côte de l'Afrique du Nord, escales importantes sur la route du Levant, mais la Sicile fournit aussi les céréales, le sucre et le coton, et les ports de Barbarie des produits exotiques, la cire, les cuirs de bœuf, l'or et les esclaves noirs. De plus, les navires catalans assurent les transports commerciaux entre les ports barbaresques qui n'affrètent guère que pour la course. Les Catalans apportent en Flandre les épices d'Orient, ils y ont des marchands établis à demeure, et y envoient quelques nefs ou galées ; mais à la différence des Italiens, ils n'ont jamais pu, malgré quelques tentatives sans lendemain, établir sur cette route maritime de l'Atlantique des convois réguliers ; de même les liaisons avec les ports castillans et portugais restent médiocres et ce sont les bâtiments de ces nations qui à partir de 1430 apportent régulièrement à Barcelone leurs poissons salés.

En ce qui concerne les techniques commerciales, les Barcelonais imitent avec quelque retard les Italiens dans l'emploi régulier de la lettre de change (à partir de 1394) et de l'assurance maritime à prime (généralisée vers 1420-1430), mais ils gardent à la gestion de leurs affaires un caractère individuel ou familial, utilisant encore couramment la commande maritime pour le trafic avec l'Orient musulman et ne contractant de société dite « *companya de mercaderia* » que pour une durée qui excède rarement en moyenne deux à trois ans.

Le marchand est le plus souvent fils de marchand, il n'hésite pas à voyager et à aller s'installer à l'étranger et consacre aux affaires la quasi-totalité de ses capitaux. La classe marchande se distingue nettement de celle des "honrats", capitalistes et rentiers du sol ou de l'argent auxquels elle va s'opposer de plus en plus nettement dans le courant du XV^e siècle. Ces marchands ont un souci particulièrement vif de leurs intérêts communs, souci qui s'avive avec les difficultés. Dès 1272, Barcelone possédait une juridiction consulaire à deux degrés qui, d'abord spécialisée dans les affaires maritimes, a compétence à partir de 1347 pour juger d'une manière expéditive les procès commerciaux. Les marchands reçoivent du roi en 1394 un privilège encore plus important en obtenant l'autorisation de fonctionnement d'un organisme délibératif de représentants chargés de la défense de leurs intérêts collectifs, véritable Chambre de commerce qui peut même lever des impositions indirectes. C'est cet organisme qui va s'occuper au XV^e siècle de l'aménagement de la loge des marchands, de la construction d'une jetée et de la protection des bâtiments commerciaux contre les corsaires.

En étudiant l'économie de Barcelone à l'époque des difficultés, M^{lle} Carrère a recherché les causes qui ont entraîné la faillite de cette économie malgré des structures apparemment solides. Elle fait partir ce déclin catalan de la fin du xiv^e siècle, tout en constatant que les premiers malaises commencent à se faire sentir en raison d'une mauvaise conjoncture générale dès le milieu du siècle avec les famines de 1333 et 1374/1375, la peste noire de 1349 et ses retours meurtriers et aussi les premières difficultés monétaires (le florin d'or créé avec un très bon aloi en 1346 est déjà dévalué aux 3/4 dès 1365). Cependant si l'expansion commerciale s'essouffle un peu, notamment en direction de l'Atlantique, l'industrie du drap et la culture du safran restent très prospères, tandis que sur le plan politique s'affirme la main-mise du royaume d'Aragon sur une grande partie de la Méditerranée occidentale (Sardaigne, Sicile, royaume de Majorque).

La Catalogne semble beaucoup moins touchée que la France ou la Provence au xiv^e siècle; une première alerte se produit à la fin de ce siècle, manifestée par le pogrom de 1391, les faillites bancaires de 1381-1383, l'agitation dans le conseil municipal et les corporations et une crise monétaire provoquée par l'afflux de pièces d'argent de mauvais aloi venant de France. Ces premières difficultés sont surmontées, mais les conditions de l'équilibre économique et social restent fragiles et la crise se déchaîne aux alentours de 1425 et jusqu'en 1450. L'absence du roi et les campagnes coûteuses pour la conquête du royaume de Naples en sont en grande partie responsables; les conséquences de ce conflit séculaire entre Angevins et Aragonais qui ont été pour une large part responsables des malheurs de la Provence et de l'effondrement marseillais, Barcelone et la Catalogne les ressentent gravement à leur tour, alors que les Provençaux voient poindre la fin de leurs épreuves. La population de Barcelone est en baisse, le chômage s'installe, de nombreuses faillites se produisent parmi les commerçants et artisans, les mauvaises monnaies envahissent à nouveau le pays; les constructions navales, la production industrielle et le commerce avec l'Orient sont en notable diminution. Pour restaurer la prospérité économique, on établit diverses mesures de protectionnisme commercial ou industriel: monopole des transports en faveur de la flotte catalane, restrictions au commerce des étrangers et à l'importation des draps de luxe, encouragement à la production nationale de textiles de luxe (soieries, tapisseries, draperie fine). Ces mesures semblent avoir provoqué un certain redressement de la situation économique entre 1450 et 1462, mais les difficultés du commerce avaient eu de profondes répercussions dans la Catalogne entière. A Barcelone la lutte est vive pour le pouvoir municipal entre les propriétaires et rentiers opposés aux réformes demandées par les marchands et les artisans. Alors que la conjoncture économique semble plus favorable, une lutte sociale éclate, qui se prépare depuis près d'un siècle et qui va faire rage dans tout le pays pendant dix ans. La prospérité de la Catalogne médiévale, intimement liée aux débouchés commerciaux du port de Barcelone, sort très affaiblie de cette guerre civile. Les marchands catalans, attachés à un trafic avec l'Orient méditerranéen en voie d'épuisement, ne sauront pas se reconvertir à temps et partir à l'assaut de nouveaux marchés dans le vaste hinterland castillan et vers les Amériques.

Cette crise avec ses implications sociales et économiques ainsi résumées en quelques lignes, M^{lle} Carrère l'a étudiée minutieusement et

dans sa complexité. A travers son livre on sent vivre les passions des contemporains ; ils ont analysé sans fard la dégradation de la situation économique ; mais suivant d'égoïstes intérêts de famille et de classe, ils se sont divisés en factions contraires au lieu de rechercher ensemble les conditions du redressement. Cet ouvrage est, non seulement un tableau détaillé et précis des structures économiques de Barcelone et de la Catalogne au xv^e siècle, mais aussi un exposé vivant et pénétrant du déclin de ce grand port qui avait brillé d'un vif éclat en Méditerranée au siècle précédent.

En raison de l'importance de Barcelone dans le grand commerce, il s'agit là d'une contribution exceptionnelle à une meilleure connaissance de l'histoire économique du Moyen âge.

Edouard BARATIER.

Autour de l'histoire littéraire du sentiment religieux

Revue d'Ascétique et de Mystique, t. 45 (1969), 2, n^o 178 : E. GOICHOT, *L'Humanisme dévot de l'abbé Bremond* : « Réflexions sur un lieu commun » (p. 121-160) ; — H. BERNARD-MAITRE, « A propos de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux*, une correspondance de Bremond avec Loisy (1924-1929) » (p. 161-189) ; — J.-C. GUY, « Henri Bremond et son commentaire des Exercices de saint Ignace » (p. 191-223).

Au cours des entretiens de Cerisy-la-Salle sur H. Bremond, M. Emile Poulat faisait remarquer combien seraient éclairantes pour les chercheurs les diverses correspondances, tout spécialement en ce qui concerne le point demeuré obscur des relations de Bremond avec le mouvement moderniste¹. Un fond essentiel demeurait inaccessible : celui des lettres de Bremond à Loisy déposées à la Bibliothèque Nationale, dont un premier lot ne pouvait être ouvert avant 1972. Il s'est récemment avéré que cette indication était erronée, et le Père H. Bernard-Maitre, qui, après enquête, a découvert que la limite fixée par les héritiers littéraires de Loisy était en fait l'année 1966, a entrepris l'édition de 166 lettres de Bremond adressées à Loisy dans l'espace de plus de trente ans². Le Père Bernard-Maitre en a publié une première série dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*³, réservant pour le numéro de la *Revue d'Ascétique et de Mystique* consacré à Bremond les lettres écrites au moment où l'historien du sentiment religieux travaillait à ses deux volumes sur la *Métaphysique des Saints*.

Quelques fragments de ces lettres avaient été publiés par A. Loisy lui-même dans le petit livre rouge de 1936 : *G. Tyrrell et H. Bremond, révélation pour les lecteurs — et scandale pour quelques-uns — d'une amitié et plus encore d'une parenté entre deux philosophies. Outre d'utiles renseignements sur les amis — et ennemis — communs aux deux corres-*

1. E. POULAT : « Bremond et le modernisme », dans *Entretiens sur H. Bremond* (Mouton, 1967), p. 69-98.

2. L'édition de ces lettres paraîtra dans la collection d'*Etudes bremondienne*, chez Aubier.

3. *Bulletin de litt. ecclésiastique*, t. 69 (1968), p. 3-24, 161-184, 269-289 t. 70 (1969), p. 44-56.

pondants et sur la genèse des tomes VII et VIII de l'*Histoire littéraire*, ces lettres nous apportent aujourd'hui la confirmation d'un accord entre les deux pensées. Les lettres à Loisy seront à confronter avec celles adressées à Von Hügel et Blondel, afin d'assurer le solide fondement documentaire nécessaire à une analyse psychologique.

C'est l'*Histoire littéraire* dans son ensemble que considère M. Emile Goichot dans un remarquable essai où il évoque « les tribulations d'un concept » qui a été souvent mal entendu des critiques — généralement apologistes — : « l'humanisme dévot ». Il était en effet tentant de voir, dans cette affirmation que l'humanisme dévot conduit au mysticisme, « l'idée directrice qui a guidé Bremond dans l'interprétation du xvii^e siècle religieux, l'expression en même temps d'une doctrine personnellement assumée » (p. 135). L'auteur montre comment Bremond, au cours de l'édification de son œuvre, abandonne progressivement les thèmes de l'humanisme, occupé d'abord à défendre contre un "anthropocentrisme" antimystique le "théocentrisme" de l'Ecole française, pour dégager ensuite une philosophie de la prière, fondée sur la désolation. En contrepoint de ces diverses étapes apparaissent deux constantes humanistes : l'exaltation de l'œuvre d'art (*Prière et poésie*), et la présence de saint François de Sales : l'une pouvant être considérée comme une "consolation" poétique, l'autre apportant la certitude de l'appel de tout chrétien à la vie mystique. Et à l'arrière-plan de cette démarche, les effets d'une expérience personnelle : « souffrant du "silence de Dieu", Bremond a interrogé passionnément ceux à qui Il avait parlé et il a été délivré en découvrant qu'à quelques-uns des plus grands Dieu ne s'était jamais manifesté que dans le silence » (p. 157). L'humanisme dévot apparaît alors comme jouant le rôle de suppléant et d'expédient (p. 159). Ce résumé hâtif ne saurait qu'indiquer les richesses d'un article qu'il faut méditer, en attendant le jour où M. Goichot nous donnera une lecture d'ensemble passionnante de la grande œuvre bremondienne.

Dans cette même livraison, enfin, le Père J.-C. Guy présente des notes inédites de Bremond sur les *Exercices*, où se trouve une page savoureuse narrant les aventures du jeune provençal en butte aux rigueurs de la méthode ignacienne :

« J'avais à peine dix-huit ans, peu précoce d'ailleurs, comme les vrais Provençaux. (...) Avec cela, ce n'était pas la vraie rencontre, le corps à corps avec le livre. Entre lui et nous, la personne, très aimable, du maître qui le mettait à notre portée. Explications que je ne trouvais jamais assez longues. En dehors de cela, un immense ennui. Pour tout enrichissement de l'esprit, je dois à ces trente jours de solitude une première initiation — hélas ! elle aussi restée en panne — à la botanique. Il y avait dans le jardin un petit carré de rhubarbe, plante nouvelle pour moi. C'était en hiver, mais déjà perçaient de grosses pousses rubicondes que j'observais avec une amitié croissante. Dieu est bon. *Sufficit dei malitia sua...* » (p. 192-193).

A chaque jour suffit sa malice. Ici, il y en a vraiment beaucoup, et de la meilleure.

Hélène QUINEMANT.

Madame de Sévigné

Roger DUCHENE. — *Madame de Sévigné*. « Les écrivains devant Dieu. » Desclée de Brouwer, 1968, 144 pages, dont 33 de documents.

On ne s'étonnera pas de trouver recensé dans ces colonnes ce petit mais riche ouvrage. Ni l'auteur, Roger Duchêne, professeur à la faculté des Lettres d'Aix¹, ni son sujet ne sont étrangers à la Provence, puisque la marquise, on le sait, y fit plusieurs séjours et y mourut près de sa fille et de son gendre, le comte de Grignan, lieutenant général de la province.

En cinq chapitres, étayés par une anthologie de textes probatoires, M. Duchêne nous fait suivre le cheminement spirituel de M^{me} de Sévigné. Prise dans la vie mondaine et un catholicisme conventionnel (pp. 7 à 20), la marquise découvre qu'elle est « foible et misérable » (p. 21 à 42), à l'occasion du déchirement, voisin de la folie, que lui cause le départ en février 1671 de M^{me} de Grignan pour la Provence. Obnubilée par la séparation, elle découvre avec tristesse son manque d'élan vers Dieu, et l'impossible détachement :

« Je ne suis ni à Dieu ni au diable... cela compose les tièdes... cependant Dieu les hait : il faut donc en sortir... » (p. 31).

Puis, de la reconnaissance de son insuffisance propre à la nécessité d'expliquer les chagrins de la vie, elle parvient à ce qui apparaît comme le centre de sa "théologie" : sa découverte de la Providence (p. 43 à 62), dont la conception va s'affiner au long des ans. D'abord justification des échecs terrestres, cette Providence devient peu à peu l'expression de la volonté divine, personnelle et familière à laquelle elle se soumet ; elle passe du « parce que » au « fiat ». Cette soumission elle-même progresse en qualité : d'abord assez passive, elle va atteindre à l'acceptation positive de l'événement bon ou mauvais. A cet égard, l'influence des "frères" jansénistes, fournissant M^{me} de Sévigné en lectures et s'entretenant avec elle (p. 63 à 86), reste indéniable et même décisive, bien qu'elle garde sa liberté de jugement (p. 74) et d'expression (p. 86). Elle prend parti pour eux sans être partisane, sauf dans son hostilité aux jésuites... Elle se forge à partir de la morale janséniste sa propre règle de vie. Enfin, au soir de sa vie, réalisant la dure expérience de la « fuite irréparable des jours », la marquise va apprendre à mourir avec sérénité (p. 87 à 106).

Au fond, ses rapports avec Dieu se présentent au début, — si l'on ose avancer une image aussi prosaïque —, comme une relation à trois. L'amour d'abord exclusif pour sa fille révèle bientôt en creux, comme un manque, celui qu'elle a ou voudrait avoir pour Dieu. Son amour maternel restera entier, mais peu à peu l'humble confession de son insuffisance, puis la soumission à une volonté qui la dépasse conduisent M^{me} de Sévigné à une foi exigeante et à une fin exemplaire.

1. Parmi ses publications touchant la Provence : dans *Provence Historique* : « Argent et famille au XVII^e siècle. M^{me} de Sévigné et les Grignan ». Fasc. 62 (oct.-déc. 1965), p. 205-228 et fasc. 63 (janv.-mars 1966), p. 3-41 ; la revue *Marseille* a reçu une courte mais intéressante étude sur : « Vocation précoce ou vocation forcée ? Marie-Blanche de Grignan petite-fille de M^{me} de Sévigné », n^o 67, p. 24-29 et 68, p. 35-38 (1967), etc.

On retrouve pour cette démonstration cette méthode rigoureuse de Roger Duchêne, que son jury de thèse vient de consacrer avec la mention la plus élogieuse. Une analyse extrêmement serrée de la correspondance de la marquise lui permet de relever, pas à pas, la permanence d'un comportement malgré des changements d'expression, ou de déceler au contraire, sous une même formule, une profonde transformation d'attitude intérieure. En considérant ses lectures et ce qu'elle en rapporte elle-même, il discerne mieux ce qu'elle assimile de tel ou tel auteur, et la liberté qu'elle conserve. On serait tenté de parler de dissection, si ce terme ne risquait de faire croire à quelque opération mécanique et violente, alors que le procédé de M. Duchêne, vivifié par une sympathie non dissimulée pour son sujet, tend à une compréhension totale et respectueuse, qui entraîne la conviction, sans jamais céder à l'hagiographie.

Quelques détails toutefois laissent l'historien sur sa faim, et c'est plus une louange qu'un reproche, quand on se souvient que la dimension réduite des volumes de cette collection ne permet pas tous les développements.

En premier lieu, il semble qu'on ne voit pas assez l'environnement de la marquise ; non de ses proches, évoqués à travers la correspondance, mais de son milieu social et culturel. Après tout, elle a commencé par être une catholique "mondaine", de "juste milieu", ce qui représente au xvii^e siècle un type assez marqué². Et même si elle devient une vraie janséniste — ce point est acquis —, et non simplement une "belle amie", elle demeure dans la ligne modérée que tiennent d'ailleurs Nicole et Arnauld, exigeante sans doute, mais sans rejoindre ce refus du monde professé par tout un courant autour de Singlin et de Port-Royal³.

Un second point peut offrir une possibilité de discussion : le concept de "conversion"⁴. Pourquoi chercher un tournant précis dans ce que Roger Duchêne lui-même nous montre bien précisément comme une progression. Pourquoi la "conversion" de M^{me} de Sévigné se situerait-elle à la fin de 1680 plutôt qu'en juillet, comme le voulait Henri Busson⁵, et surtout comment aurait-elle été provoquée par des événements faisant tort à autrui et dont les conséquences étaient essentiellement matérielles ?... Le choc décisif n'a-t-il pas pu se trouver aussi bien dans la rencontre avec Arnauld d'Andilly, le 26 avril 1671, qui marquait le commencement de la lutte contre l'idolâtrie envers sa fille, ou en octobre 1676, à la lecture du traité de saint Augustin : *De la prédestination des Saints et du don de persévérance*, dont la traduction venait de paraître (p. 76) ? Y a-t-il eu même choc décisif ou révélation graduelle par une pédagogie patiente et concrète de Dieu : agonie de sa tante, inquiétude à la veille de Pâques, etc. ?...

2 Cf. H. METHIVIER, « Ferveurs et controverses spirituelles dans la France catholique du xvii^e siècle », *I.H.*, n° 5 (oct.-déc. 1966), p. 185-192.

3. Voir la contribution de L. COGNET sur « Le mépris du monde à Port-Royal et dans le jansénisme », in *Mépris du Monde* (Le Cerf, 1965), p. 155 et suiv.

4. H. BUSSON, *La religion des classiques*, P.U.F., 1948, p. 36.

5. Quant faut-il parler de « conversion » ? Si l'on considère la controverse sans aménité à laquelle se livrent partisans et adversaires de la « conversion » de Claudel — les guillemets sont d'Henri GUILLEMIN —, on devient prudent. Voir en dernier lieu, une mise au point d'Yves FLORENNE dans *Esprit* (décembre 1969), p. 950-952.

Ces légères réserves ne sont que le signe de notre désir que M. Duchêne nous en dise encore plus, alors que son livre, nous l'avons déjà noté, est très dense. Peut-on ajouter pour finir que *Madame de Sévigné... devant Dieu* est fort bien écrit : modèle oblige ! La marquise n'eut sans doute pas désavoué, dans le dernier chapitre, le sobre effet d'une petite phrase toute simple : « Ainsi mourut M^{me} de Sévigné, le 17 avril 1696, au château de Grignan » (p. 92), tombant comme un couperet, en contraste absolu après six pages nourries sur sa préparation à la mort.

Un petit livre précieux que les historiens du xvii^e siècle, et particulièrement les spécialistes d'histoire religieuse, devront connaître, ... le public cultivé ne voudra pas se priver du plaisir de le lire.

Marcel BERNOS.